

Le dernier hiver où elle était encore en vie, elle a pris la voiture un dimanche pour aller en ville, alors que le ciel était détrempé et la terre inerte, et elle est revenue avec des sacs pleins à ras bord de bulbes de tulipe.

– J'ai acheté toutes les bulbes rouges que j'ai trouvées, a-t-elle annoncé triomphalement.

– Ils m'ont l'air plutôt marron, a dit mon père en jetant un coup d'œil à l'un des sacs avant de sortir un bulbe et de le porter à la lumière comme pour vérifier sa couleur. C'est quoi, de la nourriture pour cerfs ?

– Le livre sur le jardinage dit que les cerfs ne mangent pas les tulipes.

– J'espère que les cerfs ont lu le même livre, a-t-il répondu.

Pour sa plus grande joie, elle a soupiré avec une patience étudiée, a levé les yeux au ciel et lui a demandé à quelle profondeur il pensait qu'elle devait les planter. Puis elle a transporté ses sacs dehors et a passé la semaine à disposer ses bulbes. Elle n'avait déjà plus que la peau sur les os à cause du cancer, mais je me souviens comme elle semblait puiser une vitalité dans la terre fraîche, les bulbes dormants et l'air vif. Je me souviens de ces mains rouges et gercées par le froid, et de l'odeur de propre et de terre qu'elle dégageait quand elle rentrait pour se réchauffer près du poêle à côté duquel j'étais assise avec mon livre et un chocolat chaud.

– Vous ne voulez pas m'aider les filles ? lançait elle gaiement, ragaillardie par la terre et le travail et la promesse contenue dans chacun de ces vilains oignons, me taquinant en glissant ses doigts glacés dans mon dos ou en pressant ses joues contre mon cou, s'arrêtant devant la porte ouverte du studio d'Eva pour demander encore : Vous ne voulez pas m'aider ?

Nous marmonnions *plus tard, après ce chapitre – dans un petit moment, quand j'aurais fini ces pliés*, et je retournais à la chaleur intime, chocolatée de ma boisson et au monde fermé de mon livre, et Eva finissait ses *pliés* et commençait à travailler ses *frappés*.

L'idée me vient maintenant qu'elle nous avait peut-être proposé de l'aider afin de pouvoir nous parler de sa mort qu'elle sentait proche. Elle, qui avait toujours répondu franchement à nos questions concernant les oiseaux blessés ou les grands-mères malades, n'évoquait jamais avec nous ce qui lui arrivait, et je me demande si elle n'essayait pas de créer une occasion d'aborder le sujet de sa fin imminente. Qui sait si, dehors, agenouillées sur le sol pendant que nous

travaillions ensemble à enterrer les bulbes qui lui survivraient, elle ne serait pas parvenue à nous questionner sur ce que nous ressentions, ne serait pas parvenue à nous dire ce qu'elle pensait que sa mort signifiait, ce qu'elle souhaitait qu'on se rappelle quand elle ne serait plus là.

Mais tout ce que je savais alors, c'était que je ne voulais pas sortir de la maison. Il faisait trop froid dehors, et j'étais bien près du feu, faisant ce que je savais faire. Je ne voulais pas courir le risque de croiser son regard, de devoir entendre ces mots - *cancer* et *mourante* - dans la bouche de ma mère qui avait un cancer, et qui était peut-être mourante.

Je crois qu'inconsciemment j'avais peur que si elle me demandait ce que je ressentais, mon chagrin et ma rage déchaînés nous tuent tous. Dans un coin de moi-même que je rejetais, je pleurais déjà et je hurlais et je la suppliais de ne pas me laisser, de ne pas partir. Si je me mettais à pleurer pour de bon, seul son réconfort pouvait me faire arrêter, et si elle mourait avant d'avoir fini de me réconforter, j'en serais réduite à pleurer pour toujours. Et puis j'avais lu quelque part que l'attitude des patients atteints d'un cancer pouvait être à l'origine de leur maladie ou les en guérir, et je pense que j'avais peur que si nous admettions qu'elle pût mourir, ce simple aveu la tuerait

Aussi a-t-elle planté ses tulipes toute seule, enfoui chaque bulbe elle-même, et quand ils ont tous été en terre, elle est retournée aux fleurs de sa tapisserie et n'a plus jamais travaillé dehors. Quand il a arrêté de pleuvoir et que les premières feuilles de tulipes ont pointé de la terre humide, il n'était plus possible d'échapper au fait qu'elle se mourait, mais elle était alors trop faible et nous étions trop effrayés pour le lui dire.

